

-été tués dans les combats qu'il avait eu à livrer. Les renforts qu'on lui en voyait se composaient des 12^e, 27^e, 42^e, et 45^e. régiments.

RELATION DE LA CONVERSION

A LA RELIGION CATHOLIQUE,
De mademoiselle Blum, née en Suisse, actuellement
Sœur de Sainte Claire à Lyon.

Suite.

Revenue à moi, je versai beaucoup de larmes de consolation. Je répondis à toutes les demandes qu'on fait en pareil cas, avec toute l'effusion de mon cœur. Je prononçai ensuite mon abjuration, la torche à la main, et fis ma profession de foi. On chanta le *Te Deum*. Je me retirai de l'Eglise dans un contentement parfait, au comble de mes vœux d'être enfin catholique. Je ne cessais de bénir le Seigneur d'une si grande grâce. Tout le monde me félicitait, jusqu'aux petits enfans qui me suivaient, touchaient et baisaient ma robe. Quelques peines et quelques attaques que j'aie essayées depuis cette époque, la seule pensée que j'étais catholique me faisait tout supporter avec joie. Par la miséricorde divine je ne trouvai si affermie dans ma foi, que quand je verrais tout le monde m'abandonner, loin, ce me semble, d'en être ébranlée, je la signerais de tout mon sang. Oui, si Dieu me trouvait digne de la couronne du martyr, ce serait le plus ardent de mes vœux. Jusqu'à présent jamais je n'ai été tentée de me repentir de mon changement, quoique je me sois vue entièrement abandonnée de mes parens, privée de toute ressource, mal nourrie, mal vêtue, obligée de gagner mon pain à la sueur de mon front. Tout m'est devenu doux par cette seule pensée : C'est pour avoir embrassé la religion catholique que je suis réduite à cet état de détresse et de pauvreté. Dieu me tenait lieu de toutes choses ; j'aimais mon indigence, et contente de mon sort, je bénissais sans cesse la divine miséricorde de m'avoir retirée de mes erreurs. Je ne puis comprendre comment on peut offenser Dieu après tout ce qu'il a fait pour notre salut. Ah ! le Ciel me préserve d'encourir jamais sa disgrâce !

Mon abjuration faite, j'entrepris ma confession générale. La première fois que je me présentai à mon confesseur, je ne savais que dire. Rien ne m'a jamais tant coûté. Malgré mon extrême répugnance, je fis ma confession à trois reprises, une fois par semaine. Je craignais beaucoup de la faire mal. Pour apprendre à la bien faire, j'eus la simplicité d'écouter une Dame qui se confessait, ce qui me donna bien de l'ouverture pour m'exprimer. Je ne savais pas que je faisais mal, quoique je sentisse intérieurement quelque peine ; car il me vint en pensée que la confession devait être secrète, et que comme je n'aurais pas voulu qu'on eût entendu ma confession, je faisais donc mal d'écouter celle des autres. Je ne cachai point ce que je venais de faire aux demoiselles chez qui je demeurais. Elles m'éclairèrent et quoiqu'elles excusassent ma faute en faveur de ma bonne foi, elles me recommandèrent de m'en confesser, ce que je ne manquai pas de faire.

Je fis ma première communion le jour de la Toussaint, et je la fis avec une onction intérieure qui remplit mon âme de joie. Il me serait bien difficile d'exprimer les sentimens dont elle était pénétrée et les douces impressions qu'elle ressentit. Ce fut pendant mon action de grâces que le Seigneur me donna l'attrait de la vie religieuse, et le désir d'entrer dans l'ordre de sainte Claire, pour y expier, dans les austérités de la pénitence, la vie sensuelle que j'avais menée jusqu'à ma conversion. Je ne tardai pas à faire les démarches nécessaires pour y être admise, et m'informai des règles qui s'y observaient. Tout ce qu'on m'en disait d'effrayant ne faisait qu'enflammer mon désir. Je fis quelques essais, couchant sur la paille, marchant pieds nus, pratiquant d'autres austérités. Tout cela m'était plus doux que les plaisirs dont j'avais joui dans ma famille où rien ne m'était refusé. Je tâchais de cacher mon dessein. Cependant la joie que je faisais paraître lorsque je parlais de la vie des filles de sainte Claire, le faisait soupçonner. Vous voulez être religieuse ? me disait-on. Je répondais que n'ayant point de dot, je ne pouvais espérer ce bonheur ; mais que le monde ne me serait jamais rien. J'attendais les momens de la Providence, et je me confiais en elle.

Entre les différentes impressions que j'éprouvais alors, aucune ne m'affecta plus vivement que celles auxquelles donnait occasion le son des cloches pour les morts. Pensant une fois que ceux de mes parens qui n'étaient plus n'avaient point de suffrages de l'Eglise, je fus si émue, que je m'en allai toute éplorée trouver mon confesseur, qui ne put s'empêcher de mêler ses larmes avec les miennes. Tout ce que vous avez à faire, me dit-il, c'est d'adorer les jugemens de Dieu, sans vouloir les pénétrer, et d'éloigner toutes ces pensées de

votre esprit. J'ai beau faire, toutes les fois que cette pensée me revient, et qu'en me souvenant du sort de mes parens morts, je me rappelle encore que les vivans sont hors de la voie du salut, je ne puis m'en consoler.

A la fête de Noël, j'assistai à la Messe de minuit. J'y fus singulièrement touchée à la vue du saint Enfant Jésus couché dans la crèche. J'étais dans une telle admiration et si transportée des merveilles de ce mystère, qu'il me semblait être à Bethléem, occupée à rendre mes hommages à ce Dieu Sauveur, et à le remercier de ma vocation à la Foi catholique. Je me consacrai de toute l'étendue de mon cœur à son service. J'aurais voulu passer là toute la nuit ; je ne sortis de l'église qu'en me faisant beaucoup de violence. La majesté des cérémonies me ravissait. Je pleurai longtemps de dévotion et de joie ; mais en même temps je fus vivement affligée de voir plusieurs catholiques assister sans respect aux saints mystères, et méconnaître ainsi la grâce que Dieu leur avait faite de naître dans le sein de la vraie Eglise. A la vue du crucifix, je ne pouvais retenir mes larmes. A la bénédiction du Saint-Sacrement, il me semblait que mon cœur se fondait en amour aux pieds de Notre-Seigneur ; et aux jours de communion surtout, je m'oubliais tellement pour me perdre en lui, que plusieurs fois je demeurai cinq heures de suite en sa présence, croyant n'y avoir passé qu'un moment. J'aurais voulu, s'il eût été possible, y demeurer tousjours. Un cœur qui a goûté une fois combien le Seigneur est doux, ne trouve plus dans toutes les choses de la terre que dégoût et amertume.

J'eus dans ce même temps la consolation d'apprendre la conversion d'un protestant qui avait fait son abjuration à Lyon peu de temps après moi. L'événement fit beaucoup de bruit. Il mérite d'être connu, en voici l'histoire en peu de mots. Ce protestant rencontra dans cette ville un prêtre qui portait le Saint-Sacrement à un malade. Tout déconcerté de se trouver là, pour éviter une compagnie qu'il avait en horreur, il s'écoula de rue en rue. Chose singulière ! le prêtre le suivait pas à pas, n'ayant pas d'autre chemin à prendre pour aller à la maison où il était appelé. Ne se possédant plus, il entre comme un furieux par la première porte qui se présente, et monte jusqu'à l'étage la plus élevée ; mais c'était précisément la maison du malade ; et au moment où il se croyait bien loin de ceux qu'il voulait éviter, il voit en se retournant, le Saint-Sacrement tout près de lui. Le prêtre entre dans la chambre où il devait l'administrer, et cet homme se trouve renfermé au milieu de tout le peuple qui occupait l'escalier, sans pouvoir s'échapper par aucun endroit. Le voilà tout étourdi et comme hors de lui-même. Au même instant un coup de la grâce le frappe intérieurement. Hé quoi ! se dit-il à lui-même, je suis Dieu qui me poursuit, comme si je pouvais lui résister ! Non, me voici, Seigneur, je suis vaincu par votre présence, je me prosterne à vos pieds, vous rendant hommage de ma foi ; je me rends à vous ; je crois fermement que vous êtes réellement présent dans cette hostie, vrai Dieu et vrai homme, né d'une vierge, et mort sur une croix pour mon salut. J'abjure dès à présent toutes mes erreurs, et je vous serai fidèle jusqu'à la mort. Aussitôt adressant la parole au ministre de Jésus-Christ et au peuple qui l'accompagnait, il dit : Je prends à témoin cette assemblée de mon serment. Je crois le mystère de la sainte Eucharistie que j'ai rejeté jusqu'à ce jour, et je jure de conserver cette foi jusqu'à la mort. Il n'y eut personne qui ne tressaillit de joie à la vue de ce miracle de la grâce, et qui n'en bénit le Seigneur avec transport. L'administration faite, le néophyte prend un flambeau et accompagne le Saint-Sacrement jusqu'à l'église. Il a persévéré dans ses bons sentimens, s'est fait instruire, est rentré, par une abjuration solennelle, dans le sein de l'Eglise, et ne s'est plus fait connaître que par la vie la plus édifiante. Tout ceci arriva dans la semaine de la Passion.

Pour revenir à moi, chaque jour j'admirais de nouveaux traits de la divine Providence en ma faveur. Forcée de gagner ma pension par mon travail, depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit j'étais occupée à faire des mitaines de laine, et obligée d'aller les vendre dans la ville. Je rencontrais une dame à qui je fis compassion. Devinant, après m'avoir considérée, que je n'avais point été élevée à ce métier-là, elle me prit tout ce que j'avais de marchandise, et m'en donna le double de ce que je demandais. Ce n'est pas la seule fois que pareille chose me soit arrivée. Chaque mois je gagnais 18 livres, j'en payais 15 pour ma pension, et le reste servait à mes petits besoins. Je trouvais ma pension très-bonne, vu qu'on ne me nourrissait qu'avec du gros pain, des fèves, des truffes ou autres choses semblables, et en trop petite quantité. Je n'étais pas accoutumée à un si médiocre ordinaire ; mais Dieu voulait me faire expier mes sensualités passées.

(A continuer.)